

Hegel – encore une fois – veut conclure.

Ce qui, comme sa philosophie, close et rondement menée dans le cercle du système encyclopédique, doit avoir bandé l'arc au commencement de toute philosophie, cela ne saurait aussi exclure son avenir et doit, comme un tourbillon, inclure, absorber en son cercle toute autre théorie possible, toute critique qui se tourne contre elle, toute nouvelle lecture qui se rapporte à elle...

Ce qui doit être conclu une fois pour toutes ne peut cesser de conclure.

Et c'est ainsi que toute nouvelle lecture des écrits de Hegel se trouve placée devant le dilemme de devoir déjà figurer elle-même dans le texte qu'elle tente de situer critiquelement ; de devoir être en un lieu qu'il a prescrit d'avance, d'être déjà conçue par ce qu'elle s'efforce de concevoir, de devoir appartenir d'avance à ce qu'elle cherche à s'approprier en le concevant. Ce qu'elle cherche à lire l'a déjà lue. Et toute nouvelle tentative pour comprendre la structure du système spéculatif-dialectique, pour l'analyser critiquelement, voire en faire abstraction pour passer à plus important, doit, si l'objet de la compréhension, de l'analyse ou de la marginalisation y est en effet *déterminé* comme système de la dialectique, se rendre compte de ce qu'elle-même, en tant qu'elle cherche et vise quelque chose de bien déterminé, est déjà *trouvée* par le système et prise au collet de son cercle. De ce qu'elle est elle-même l'instrument pour clore encore une fois le cercle du système, de ce qu'en sa lecture même, la philosophie et toute son histoire – une fois de plus – s'y contractent.

« La dernière philosophie contient [...] les précédentes, saisit en soi toutes les étapes, est le produit et le résultat de toutes les précédentes ¹. »

1. *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, TWA 20, p. 461. [Sauf mention expresse « W.H. », toutes les notes sont des traducteurs.] L'auteur prend comme principal texte

Mais, de même que cette *ultima philosophia* exige de n'être pas un simple résultat, mais aussi l'action, pas un simple produit, mais aussi la production de ce qui la précède, de même son interprétation doit-elle être plus que le simple effet passif, la simple résultante des lignes qui y sont esquissées ; elle doit être sa reproduction où, comme si c'était la première fois, la philosophie se produit. Donc, après la dernière philosophie et la fin de l'histoire, encore une fois la dernière philosophie et l'histoire qui s'y est accomplie. C'est ainsi qu'après Hegel et sa philosophie où toutes les philosophies sont censées être conçues, y compris cette conception même, toute lecture qui lui rend justice et ne fait pas défaut à l'esprit absolu doit se rapporter à elle-même comme à cette philosophie et à l'histoire du monde qu'elle implique, et, de cette manière, s'impliquant soi-même en tant qu'acte de la conscience de soi absolue, doit se « dépasser », elle-même et son objet, pour tirer la conclusion téléologique qu'avant elle la dernière philosophie a tirée. Tout échelon ultérieur ferait partie de l'échelle déjà accomplie de l'histoire, tout barreau supplémentaire sur lequel la connaissance se rapporte à elle-même et à la totalité de l'échelle serait comme le H avec lequel Hegel a parfois signé.

Le dilemme auquel l'interprétation se confronte à l'égard de la philosophie ultime est l'inversion du cercle herméneutique. Non que des préjugés toujours déjà déviants déforment et barrent l'accès au vrai sens de son texte. Le risque, c'est plutôt que la dialectique des processus de connaissance que suivent exposition et critique de la dernière philosophie devienne celle qui s'exprime dans ses textes mêmes. Et qu'ainsi la philosophie absolue et son philosophe ne puissent être dérangés dans leur « cercle de cercles », parce que tout déplacement serait déjà un élément du cercle, ou pour le moins sa tangente.

Or ce cercle dialectique-herméneutique qui se présente lui-même pour le processus spéculatif non comme une aporie mais comme sa propre forme de développement, même la dialectique ne peut le connaître comme dilemme qu'en posant la question suivante : qu'est-ce qui modèle le passage de la totalité de la dernière philosophie à ce qui vient après elle, de telle sorte que la synthèse étende encore son pouvoir jusqu'au-delà de ce qui lui échappe tendanciellement ? Pour la théorie

de référence la *Theorie-Werk-Ausgabe* (TWA) (éd. Moldehauer/Michel, 1969-1971). Les pages qu'il donne sans sigle se rapportent toutes à l'édition historique par Nohl des *Écrits théologiques de jeunesse de Hegel*, publiée à Tübingen en 1907 (ici : H). Le texte de « *Der Geist der Christentums und sein Schicksal* » (p. 274-418) a reçu deux traductions françaises, sous le titre *L'Esprit du christianisme et son destin*, celle de Jacques Martin [Vrin, 1988] (ici : M), et celle de Franck Fischback [Presses-Pocket, 1992] (ici : F).

spéculative de la philosophie et de l'histoire, il n'y a, au sens strict du mot, rien qui vienne *après* la dernière philosophie ni *après* l'histoire qui s'y est achevée, du moins abstraitement ; il n'y a pas d'après qui ne soit déjà et encore un avant, pas de « plus loin » (*Fort*) qui ne soit déjà un « là » (*Da*)¹. Tout ce qui pourrait venir après son texte, tout ce qui pourrait le suivre comme sa lecture est déjà inscrit dans ce texte et doit donc, clivé en soi-même, en tant que totalité de la philosophie, se précéder comme sa reproduction ou sa critique déterminées. De cette structure de l'après-coup préalable, telle que, comme la dernière philosophie, sa lecture aussi doit être la fête afin de pouvoir venir *post festum*, résulte une double exigence : qu'en cette lecture se réalise l'unité dialectique de l'avant et de l'après, de la clôture et de l'ouverture, et que, pourtant, cette unité demeure en même temps suspendue. En effet, avant même que, par son après-coup par rapport au texte du savoir absolu, la lecture ne reproduise son sens (que ce soit affirmativement ou *ex negativo*), elle est déjà entrée dans le cercle de ce texte et devenue un moment immanent de son mouvement. Rapporté à son objet comme à sa propre structure, l'acte de la lecture débouche en une autoréflexion et n'est pour finir qu'une variante de la théorie de la conscience de soi absolue. Mais, avant même que la lecture ne devienne ce qu'elle est toujours déjà, avant qu'elle n'entre dans le cercle dialectique de la connaissance et avant que la conscience qui y est active ne s'apprehende elle-même, elle n'est pas encore ce qu'elle est déjà, elle reste à la traîne devant son origine et derrière son but, elle vient trop tôt – et trop tard – pour elle-même et sa conscience, et ouvre ainsi son cercle herméneutico-dialectique à la parabole. La lecture ne se meut pas en allant de l'intérieur du texte jusqu'à celui-ci, mais elle n'est pas encore le moment intérieur de son autoreproduction – qu'elle est déjà. La lecture (et celle de la « dernière philosophie » peut-être plus décisivement plus que toute autre) doit procéder du pas-encore de l'unité du pas-encore et du déjà-là, soit de la distance vis-à-vis de cette unité de l'*archè* et du *telos*, unité où la lecture accomplie serait elle-même le système de la conscience de soi absolue. Par rapport au logos dialectique, la lecture reste l'avant-dire infini qui défigure en simple anticipation de soi ce logos qui n'existerait pourtant pas sans avant-dire ; un appendice qui montre ouverte la clôture toujours déjà accomplie dans le système. La lecture s'introduit elle-même, en tant que différence non-synthétisable, dans le cercle de la synthèse.

1. Allusion implicite au jeu de la bobine décrit par Freud, et qu'on résume sous le titre générique *Fort-Da* : l'absence de la mère est « jouée », feinte, précisément pour l'annuler d'avance.

Cette différence qui a des déterminants à la fois logiques et phénoménologiques, structurels et temporels, est la condition de reproduction du texte dans sa lecture ; par les caractères de retard, de retrait, d'anticipation qu'elle introduit dans chaque acte de la compréhension, cette différence présente dans l'opération dialectique de la lecture elle-même l'obstacle infranchissable à son entrée dans le cercle dialectique, la déviation incorrigible qui empêche le sens d'accéder à soi. Tout en rendant possible l'autoréflexion du texte de la dernière philosophie en sa lecture, et donc de la lecture en ce texte, tout en ouvrant l'accès à son procès, la différence se ferme en même temps à sa clôture et rend impossible l'auto-implication spéculative de la conscience en son Soi. Par cet ébranlement minimal, les catégories du Soi-Même et de la conscience, du sens et de sa reproduction, du sujet et de l'objet sont si disloquées qu'elles ne s'ajointent plus dans les relations qui leur sont dialectiquement prescrites, sans octroyer pour autant la vue sur ces déformations et déplacements, sur leur impossibilité.

Entre la totalité circulaire de la dernière philosophie et sa reproduction déterminée, un différé préalable doit frayer la voie pour rendre possible le passage dialectique de l'une en l'autre et de chacune en soi ; la médiation dialectique ne peut y renoncer, mais, pour autant que cette différence n'est pas une grandeur ontologique à la mesure du concept, elle doit décentrer le milieu absolu que vise cette grandeur. La voie qu'elle fraie sape l'édifice du système spéculatif-dialectique. Mais cette différence qui corrode les catégories du Soi-Même et de l'être, de la conscience et du sens, ne peut de son côté conserver son identité comme quelque chose de substantiel ; puisqu'elle n'« est » pas, elle ne peut demeurer et disparaît, fonction apparemment subalterne, dans le mouvement du processus dialectique. La lecture qui est à l'œuvre dans le texte même du savoir absolu comme sa condition est consumée par lui et *relevée*, au double sens que Hegel a fait valoir dans ce mot¹. C'est ainsi que, dans le texte de la dernière philosophie qui doit forcément se présenter toujours à nouveau comme lecture de toutes les philosophies qui le précèdent, dans ce texte qui doit toujours reformuler le problème de son propre être-lu et anticiper sa propre lecture, on ne discerne que des traces, des restes déformés de cette différence. Une lecture qui veut se retirer aussi loin que possible du tourbillon du cercle dialectique pour se mettre en état d'en pénétrer la structure et

1. À l'instar de Derrida, nous traduirons le plus souvent *aufheben* par « relever » et *Aufhebung* par « relève », parfois en insérant un trait d'union pour marquer le sens littéral de *heben*, « lever » (rappelons que Hegel a repris – ou relevé – le jeu de mots latin sur *tollere*, à la fois élever et enlever). Cf. Jean-Luc Nancy, *La Remarque spéculative* (Galilée, 1973).

la dynamique doit partir de tels rebuts dans sa propre avancée dans le texte, partir de ce qu'elle n'est pas encore ou de ce qu'elle n'est plus tout à fait. C'est-à-dire non seulement de sa structure logique et de ses implications systématiques, mais aussi de la métaphorique de son texte et de la dimension fantasmatique qui y est à l'œuvre, du caractère quasi littéraire qui détermine l'auto-exposition de l'absolu, et de la genèse du système qu'on ne peut pas penser purement à partir du modèle généalogique du système achevé. Travail philologique qui complète nécessairement le travail philosophique et en dessine les frontières.

La lecture – encore une fois – répète la clôture de la dernière philosophie. Mais, tout en la répétant et en se faisant elle-même un moment de l'histoire accomplie et de sa pensée, elle ouvre le cercle qu'elle a clos elle-même et met hors de soi la dernière philosophie, c'est-à-dire se met elle-même hors d'elle-même.

Dans la Préface à la *Phénoménologie de l'esprit*, dans le cadre de sa fameuse analyse de la proposition spéculative, Hegel a consacré, d'ailleurs plutôt en passant, un exposé au problème de la lecture et de sa répétition. Pour éclaircir la différence entre la structure grammaticale-formelle et la structure dialectique d'une phrase, il prend comme exemple la phrase *Dieu est l'être*, et montre comment le sujet grammatical, *Dieu*, « s'écoule » dans son prédicat, *l'être*, parce qu'il se heurte en lui non à un simple accident, mais à sa substance même. La pensée orientée sur le schéma grammatical de la proposition et sur sa métaphysique de la subjectivité fixe et de l'attribution des accidents, cette pensée est donc interrompue dans sa marche du sujet au prédicat mais, comme le sujet de la proposition « se perd » dans le prédicat comme en sa substance, elle se sent « plutôt freinée, et, parce qu'il est porté disparu, rejetée vers la pensée du sujet¹ ». Ainsi la pensée arrive-t-elle précisément là d'où elle était partie, mais pas comme à ce qui était initialement posé comme fond, bien plutôt à ce qui, de droit, est perdu. Le sujet ne peut plus apparaître comme support d'accidents mais, pour autant que chaque accident représente une prédication de l'essence et donc est cosubstantiel au sujet, celui-ci se clôt dans tous ses prédicats et coïncide avec soi. Dans la proposition spéculative, le sujet cesse d'être une grandeur objective consistant en soi et, dans sa substance exprimée en prédicat, il s'unit à lui-même comme à son moment. Le sujet, *Dieu*, « tombe » dans le général et se perd, mais, dans sa chute dans l'être

1. Hegel, *Phänomenologie des Geistes*, Berlin, 1973 (sigle adopté : PhG), p. 46. Nous suivrons généralement la traduction de Jean-Pierre Lefebvre, *Phénoménologie de l'Esprit*, Aubier, 1991 (sigle adopté : PH) – ici p. 69 – en nous réservant le droit de la modifier pour l'adapter au contexte de *pleroma*.